

## Féminisme épidermique et utopie viscérale

Pré-texte pour l'atelier « féminisme » des  
(F)estives 2015 de l'objection de croissance,  
Merlimont (62, Pas-de-Calais), 21 août 2015  
<http://chromatika.academia.edu/MichelWeber>

Après 170 ans de féminisme « moderne », il semble indiqué de revisiter son histoire, d'évaluer son interprétation du sens commun, et d'envisager son pouvoir utopique. L'analyse systémique pratiquée ici est inspirée de Whitehead (1927)<sup>1</sup>, Watzlawick (1974)<sup>2</sup> et Devereux (1983)<sup>3</sup>. La partie systématique doit beaucoup à Carson (1962)<sup>4</sup>, Solanas (1967)<sup>5</sup> et Pinkola Estés (1992)<sup>6</sup>.

En bref, trois thèses complémentaires sont avancées : d'abord, le féminisme n'a jusqu'ici réussi qu'à obtenir des aménagements cosmétiques de nos sociétés moribondes, qui demeurent plus paternalistes (et infantilistes) que jamais ; ensuite, le sens commun nous met en demeure de penser à neuf les relations entre les sexes, pas de niveler les séparations entre les genres ; enfin, seule une utopie féministe radicale pourrait répondre aux très légitimes attentes des femmes. Il est grand temps de reconnaître la puissance du vagin.

### 1. Histoire du féminisme cosmétique

Que peut-on dire de l'histoire du féminisme du point de vue de son contexte et de ses résultats pratiques ? Le féminisme n'a malheureusement jusqu'ici obtenu que ce que Watzlawick appelle des changements de type I, c'est-à-dire des modifications internes à un système qui, lui, a globalement perduré. La subordination, l'exploitation et l'aliénation de la « femme » par l' « homme » n'a guère évolué ces derniers millénaires. Voyons comment et pourquoi. (Les œuvres et les dates mentionnées sont toujours indicatives d'une tendance, pas d'un brusque revirement.)

1.1 L'acte de naissance du féminisme « moderne » (pas ses gesticulations archaïques comme chez Aristophane et Platon ou ses manifestations renaissantes chez Ficin et More) est signé en 1848, lors de la Convention de Seneca Falls. Il s'agit principalement de faire avancer des revendications juridiques afin de rééquilibrer l'ordre social en faveur des femmes. Ensuite, la focale passa au niveau plus ou moins explicitement freudien de la construction des symboles sexuels (Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, 1949)<sup>7</sup>. Puis, on en vint à chercher à reconceptualiser le « genre » (Robert Stoller, *Sex and Gender*,

1968)<sup>8</sup>, c'est-à-dire à traiter la différence mâle/femelle comme s'il s'agissait d'un contraste masculin/féminin culturellement contingent (l'arrivée spectaculaire de Lacan aggravant la tendance). Enfin, on s'accorda à dépasser la question du genre en dissolvant le contraste par le techno-mythe de l'asexué (Haraway, *Cyborg Manifesto*, 1985)<sup>9</sup>. Que trouve-t-on en amont et en aval de cette quadrature historique ?

1.2. Le féminisme est contemporain de l'émergence de l'idéal communiste, avec lequel il entretint longtemps de très nombreuses affinités subversives. L'année 1848 est, ne l'oublions pas, celle du *Manifest der Kommunistischen Partei* (février 1848), qui annonce la Commune de Paris (1871) et la Révolution bolchevique (1917). De même, le travail inauguré par Beauvoir est le contemporain du Programme du Conseil national de la Résistance, adopté dans la clandestinité en 1944. C'est alors que l'État-providence est né, rien de moins...

1968 est une année charnière : avec la pensée du « genre », le féminisme reflète dans son ordre l'ambiguïté de Mai 68 et le dés-espoir du Club de Rome (créé en avril 1968). Depuis, l'observateur attentif peine à identifier des signes annonciateurs de la révolution féministe en tant qu'elle est nécessairement communiste. Le cours de l'histoire s'est purement et simplement inversé. Non pas que les forces conservatrices soient restées inactives depuis 1848<sup>10</sup>, mais les années 1965–1973 signalent le déchaînement de la droite. Épinglons particulièrement le génocide des communistes qui débuta, en Indonésie, le 30 septembre 1965 : il annonce le néofascisme de Pinochet (1973) et les politiques décomplexées de Thatcher (1979), Reagan (1981) et Kohl (1982). Le dépassement du « genre » s'effectue, quant à lui, dans un contexte géopolitique colonial libéré de la contrainte bipolaire et qui produit ses effets particulièrement en Yougoslavie (1999), aux USA (le 11 septembre 2001), en Afghanistan (2001), en Irak (2003), en Libye (2011), en Syrie (2011) et dernièrement en Ukraine (2013).

1.3. L'histoire du féminisme doit également être lue à la lumière de l'évolution des techniques. Or, ne l'oublions jamais, ces techniques ne sont pas neutres politiquement et éthiquement : la recherche et le développement technoscientifiques sont, depuis toujours, sous la coupe des ressources financières et des visées capitalistes (Marx, Mumford, Ellul). Ce sont elles qui déterminent l'agenda technoscientifique à la lumière des profits qui s'annoncent, ou non, sur l'horizon social. Les quatre étapes correspondantes

1 Alfred North Whitehead, *Process and Reality. An Essay in Cosmology* [1929]. Corrected Edition, New York - London, The Free Press, 1978.

2 Paul Watzlawick, John H. Weakland, Richard Fisch, Milton H. Erickson, *Change. Principles of Problem Formation and Problem Solution*, New York, Norton, 1974. Cf. M. Weber, « The Art of Epochal Change », in Franz Riffert and Michel Weber (eds.), *Searching for New Contrasts. Whiteheadian Contributions to Contemporary Challenges in Neurophysiology, Psychology, Psychotherapy and the Philosophy of Mind*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2003, pp. 252-281.

3 Georges Devereux, *Baubo, la vulve mythique* [1983], Paris, Éditions Payot et Rivages, 2011.

4 Rachel Carson, *Silent Spring*, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, 1962.

5 Valerie Solanas, *SCUM—Society for Cutting Up Men—Manifesto* [1967], Paris, Olympia Press, 1968.

6 Clarissa Pinkola Estés, *Women Who Run With the Wolves. Contracting the Power of the Wild Woman*, London, Rider, 1992.

7 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe. I. Les Faits et les mythes*, Paris, Éditions Gallimard, 1949.

<sup>8</sup> Robert Stoller, *Sex and Gender: On the Development of Masculinity and Femininity*, New York City, Science House, 1968.

<sup>9</sup> Donna J. Haraway, « A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century » [1985], in *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

<sup>10</sup> Dès 1917, Woodrow Wilson crée le « Creel Committee » ; à partir de 1921, la droite extrême progresse partout en Europe : en Italie (Mussolini accède au pouvoir en 1922), en France (avec la création en 1922 de la Synarchie suivie plus tard par la Cagoule), en Allemagne (le Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, en gestation depuis 1918, s'organise en 1920 ; Hitler écrit *Mein Kampf. Eine Abrechnung*, en 1924 ; il est publié en 1925), Salazar assied sa dictature en 1932–1933 et Franco pilote la guerre civile déjà en 1934. Dans *Le Choix de la défaite* (op. cit.), Annie Lacroix-Riz montre comment l'extrême droite a très tôt préparé la défaite de juin 1940 et la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne. Lacroix-Riz épingle notamment la tentative de coup d'État du 6 février 1934 et le putsch avorté et étouffé du 17 novembre 1937. Il s'agissait déjà d'imposer un gouvernement de l'Europe, selon les principes fascistes, par une fraternité internationale de financiers et d'industriels.

sont les suivantes : la disponibilité des premiers implants mammaires (1895) ; l'opothérapie (1930), les implants mammaires siliconés (1961), la pilule contraceptive (1960) ; la banque de sperme commerciale (1971), la légalisation de l'avortement (Loi Veil, 1975), la première fécondation in-vitro (1978) ; avec le spectre du transhumanisme (1957) surviennent enfin la gestation pour autrui (1985), l'ectogenèse (2002), la parthénogenèse (2007) et la greffe d'utérus (2011). Les questions hardies qui sont maintenant posées par certains groupes de pression ne font simplement sens que depuis qu'une réponse technique est mise à la disposition de ceux qui peuvent se l'offrir.

1.4. À bien y regarder, ce développement historique reflète un jeu emboîté de concepts. Les revendications juridiques de 1848 sont légitimes dans une société fondamentalement inégale car patriarcale. La reconstruction des symboles sexuels correspond à la nécessité d'attaquer la puissance phallique à sa racine. Reconceptualiser le « genre » vise ce que l'on peut appeler la discontinuité pénienne, c'est-à-dire la pensée du sexe sur le mode du tout ou rien (on sait très précisément ce qu'est un pénis ; ou bien on en possède un, ou bien on en est démuné ; tout *homo sapiens* tombe nécessairement dans une de ces deux catégories). Dépasser la question du genre revient à miner le discours naturaliste et à affirmer l'exceptionnalisme humain, à la fois au niveau de l'espèce (écologie non merci) et de la société (bonjour le libéralisme). La différence entre nature et culture est révoquée, ce qui a pour conséquence immédiate la dissolution du sens commun et l'avènement de l'imperium de l'économique (cf. J.-P. Berlan).

Remarquons de plus que la quadrature historique (§ 1.1) attaque successivement quatre étapes d'un même argument : le patriarcat exprime socio-politiquement la puissance phallique ; celle-ci n'est qu'une manifestation symbolique de la discontinuité pénienne, qui est, elle, le produit d'une différenciation naturelle (généralement pensée théologiquement, c'est-à-dire typiquement à l'aide d'une entité transcendante, créatrice, rationnelle et bienveillante).

## 2. Sens commun et spéculation anthropologique

A posteriori, on comprend donc la logique du développement des arguments féministes. Toutefois, l'impact pratique de ce mouvement étant resté cosmétique, il faut se poser la question de savoir si un travail de sape plus efficace ne serait pas possible et expédient. Il l'est ; pour le montrer, prenons le problème à rebours et parlons viscères.

La différenciation naturelle des sexes n'est pas binaire : il existe bien un continuum entre les manifestations sexuelles. Le sexe est en effet déterminé par la conjonction de trois déterminations biologiques : les organes, les hormones et les gènes. On distingue les organes internes (trompes de Fallope, utérus, vagin ; épидидyme, canal déférent, vésicule séminale), les organes externes (vulve ; pénis, scrotum), les gonades (ovaires ; testicules), les hormones (chez les femmes on trouve une plus grande proportion d'œstrogène et de progestérone que de testostérone ; vice-versa pour les hommes), et les chromosomes (XX vs XY).

2.1. Les statistiques sont notoirement difficiles à manipuler (ceci dit sans mauvais jeu de mots), mais on peut estimer que, pour 99 % des individus, les trois déterminations sont convergentes, seul un pourcent des naissances présentant un degré d'ambiguïté sexuelle <sup>11</sup>. Par exemple, les organes externes peuvent être plus ou moins apparents (lorsque le

pénis en érection fait moins de 7 cm on parle de micropénis ; lorsque le clitoris fait plus de 8 mm, on parle de macroclitoris), les proportions dans lesquelles les hormones sont présentes sont variables, et des individus possédant les attributs génitaux femelles peuvent s'avérer être chromosomiquement XY ou XXY. En conséquence, pour le dire philosophiquement, le pénis doit être compris comme flux.

Pour sa part, le « genre » recouvre les questions des rôles sociaux, de leurs évaluations sociétales et de leurs représentations idéologiques. Ici aussi, à bien y regarder, un continuum se dessine. Que peut-on extraire du sens commun et de l'anthropologie généraliste afin de saisir les enjeux de ce double continuum ?

2.2. Si la nature ne produit pas de discontinuité pénienne au sens strict, il en va autrement de la culture. L'anthropologie ne dit rien d'autre : les rôles sont assignés lors de cérémonies initiatiques lors desquelles on *devient* « femme » ou « homme » ; sans assignation, on obtient une dissociété <sup>12</sup>. Dans certaines cultures, un troisième sexe est assignable, mais encore une fois il y a nécessairement brisure de la continuité. Ce n'est que très récemment, dans l'Occident post-soixante-huitard, que la ritualisation du social (qui, pour être initialement religieuse, a très bien pu devenir républicaine) s'est effilochée au point que conformisme et atomisme règnent à présent.

2.3. On peut donc poser que toute société, et a fortiori toute communauté, requiert une différenciation univoque entre les sexes et les genres. Cela ne veut toutefois pas dire que seuls deux sexes soient admissibles, mais cela n'implique certainement pas que le sexe masculin prime sur le sexe féminin. Le patriarcat ne repose sur rien d'autre qu'une violence symbolique — l'oblitération de la puissance du vagin — liée historiquement à la transformation des sociétés paléolithiques rendue possible par un changement climatique abrupt (!) : sédentarisation, métallurgie, agriculture, domestication de plantes et d'animaux, esclavage et théologie transcendente. La notion de propriété privée se dégage et elle porte bien sûr sur le corps des femmes et la nécessité d'assurer la transmission du patrimoine aux vrais héritiers. Pour le phalocrate, le vagin n'a aucune fonction érotique <sup>13</sup>. Or, le phallus s'efface devant le vagin — au propre comme au figuré. C'est le vagin qui suscite l'érection, l'éjaculation, et la détumescence. Comble du scandale, une fois son forfait perpétré, la puissance vaginale demeure intacte alors que la puissance phallique entre en dormition (avec la phase dite réfractaire).

2.4. Ce n'est qu'en reconnaissant la puissance du vagin que la puissance phallique pourra être déplacée et que la société pourra être sexuellement rééquilibrée. Le capitalisme (néolibéral ou non) étant intrinsèquement phallique, nous devons contempler deux principaux événements disrupteurs : ou bien l'ordre capitaliste s'effondre de lui-même, laissant la possibilité de prospérer à de nouvelles utopies ; ou bien le militantisme féministe organise la descente aux enfers de l'oligarchie phalocrate.

Quoi qu'il en soit, notons au passage la nécessité d'en finir avec la psychanalyse, qui a coulé dans le béton l'idéologie phallique en oblitérant la pratique de l'hypnose, intrinsèquement respectueuse des différences sexuelles et

<sup>11</sup> Statistiques publiées par l'*American Journal of Human Biology* en 2000 et reprise par l'*Intersex Society of North America* ; cf. <http://www.isna.org/faq/frequency>.

<sup>12</sup> On retrouve ce thème, épuré, dans la notion d'énoncé performatif de J. L. Austin (*Quand dire c'est faire* [1952], Paris, Éditions du Seuil, 1970.) qui est en filigrane de la notion de performatif de Butler (*Le Pouvoir des mots* [1997], Paris, Éditions Amsterdam, 2008).

<sup>13</sup> Georges Devereux, *Baubo, la vulve mythique*, p. 32.

autres.

### 3. Pour une utopie féministe

Le féminisme doit viser ce que Watzlawick appelle un changement de type II. Mais comment obtenir un androgynat à partir du patriarcat ? Il va nous falloir forcer le trait et manipuler des mots-obus chers à P. Ariès. Le principe nous est déjà connu : faire valoir la puissance du vagin et l'impuissance constitutive du phallus. Reste à mobiliser un grand récit adéquat et à le mettre en rapport avec les évidences biologiques.

3.1. Le mythe des Amazones pourrait offrir un tel miroir culturel. Peuple de femmes guerrières, elles se gouvernaient seules, ne recourant à leurs voisins gargaréens que pour un coït annuel perpétré afin d'assurer leur descendance. Les enfants mâles sont alors tués, exilés ou handicapés et affectés aux tâches les plus serviles et dégradantes<sup>14</sup>. Solanas (puis Wittig<sup>15</sup>) propose une réappropriation de ce mythe et en appelle au génocide des hommes. Si la violence et l'appel à la violence sont inacceptables, ils donnent une idée à la fois de ce qu'il advient des femmes victimes de violences sexuelles (une schizophrénie post-traumatique) et du défi que constitue la formulation d'un récit résolument révolutionnaire<sup>16</sup>.

Le mythe de Tirésias met quant à lui en scène la transformation d'un homme en femme. Elle se maria, eut des enfants et devint prêtresse d'Héra pendant sept années, avant de recouvrer sa virilité. Un jour, Zeus et Héra, se demandant qui, de l'homme et de la femme, retirait le plus grand plaisir au cours de l'acte amoureux, s'en remirent à la décision de Tirésias. Celui-ci répondit qu'en divisant le plaisir de l'amour

<sup>14</sup> Strabon, *Géographie* [c. 5 AEC], Livre XI, Ch. 5.

<sup>15</sup> Monique Wittig, *Les Guérillères*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

<sup>16</sup> « Retaining the male has not even the dubious purpose of reproduction. The male is a biological accident: the Y (male) gene is an incomplete X (female) gene, that is, it has an incomplete set of chromosomes. In other words, the male is an incomplete female, a walking abortion, aborted at the gene stage. To be male is to be deficient, emotionally limited; maleness is a deficiency disease and males are emotional cripples. The male is completely egocentric, trapped inside himself, incapable of empathizing or identifying with others, or love, friendship, affection of tenderness. He is a completely isolated unit, incapable of rapport with anyone. His responses are entirely visceral, not cerebral; his intelligence is a mere tool in the services of his drives and needs; he is incapable of mental passion, mental interaction; he can't relate to anything other than his own physical sensations. He is a half-dead, unresponsive lump, incapable of giving or receiving pleasure or happiness; consequently, he is at best an utter bore, an inoffensive blob, since only those capable of absorption in others can be charming. He is trapped in a twilight zone halfway between humans and apes, and is far worse off than the apes because, unlike the apes, he is capable of a large array of negative feelings — hate, jealousy, contempt, disgust, guilt, shame, doubt — and moreover, he is aware of what he is and what he isn't. Although completely physical, the male is unfit even for stud service. Even assuming mechanical proficiency, which few men have, he is, first of all, incapable of zestfully, lustfully, tearing off a piece, but instead is eaten up with guilt, shame, fear and insecurity, feelings rooted in male nature, which the most enlightened training can only minimize; second, the physical feeling he attains is next to nothing; and third, he is not empathizing with his partner, but is obsessed with how he's doing, turning in an A performance, doing a good plumbing job. To call a man an animal is to flatter him; he's a machine, a walking dildo. » (Solanas, *SCUM—Society for Cutting Up Men—Manifesto*)

en dix, l'homme avait une part et la femme neuf<sup>17</sup>. Précisément, depuis Beauvoir et, surtout, Kinsey, l'Occident a été confronté avec la puissance asymétrique du vagin : d'une part, 75 % des hommes éjaculent 2 minutes après la pénétration et seulement 7 % des hommes de plus de 35 ans seraient capables d'éjaculations successives ; d'autre part, l'orgasme féminin n'est atteint qu'après 10 à 20 minutes de rapports et les rapports successifs sont les bienvenus<sup>18</sup>. A la puissance vaginale il convient d'adjoindre la puissance du clitoris, dont le gland est muni de 8000 terminaisons nerveuses (le gland du pénis en possède lui 6000) et dont la seule finalité est le plaisir. Enfin, la puissance de l'utérus, véritable athanor de la race, doit être reconnue. Seuls le Tantrisme, avec certains cultes wiccans, semblent aller résolument dans la direction de l'harmonisation du lingam et du yoni (on parle alors de hiérogamie)<sup>19</sup>.

3.2. Mythologie, biologie et ésotérismes offrent d'intéressantes pistes de relecture des rapports humains, mais sont-ils suffisamment mobilisateurs au XXI<sup>e</sup> siècle ? Revisiter l'imaginaire du harem pourrait aider à modifier nos présupposés culturels. Plutôt que de fantasmer la mise à disposition de douzaines de femmes pour un seul homme vieillissant, on pourrait y voir la version orientaliste du mythe des Amazones (un seul mâle pouvant féconder successivement différentes femelles) ou, au contraire, prendre en compte l'impuissance phallique et la nécessité de constituer, pour une seule femme, un réservoir de toujours trop brèves ardeurs.

3.3. La perspective d'une extinction « climatique » rapide de la race humaine (Meadows tablait sur 2050, McPherson sur 2038, la Banque mondiale parle maintenant de 2025)<sup>20</sup> pourrait agir comme un puissant catalyseur dans les débats qui deviendraient écoféministes. Historiquement, le féminisme peut se définir comme le cœur des revendications communistes ; depuis Carson (*Silent Spring*, 1962) et Daly (*Gyn/Ecology*, 1978), il est au cœur de l'écologie — ou devrait l'être. Le lien entre la manière dont l'homme maltraite les femmes et saccage la nature n'est que trop clair : « Lorsque vous violez, battez, mutiliez, estropiez, brûlez, enterrez et terrorisez les femmes, vous détruisez l'énergie vitale primordiale de la planète. Vous obligez ce qui est sensé être ouvert, confiant, soignant, créatif et vivant à devenir humilié, infertile et brisé<sup>21</sup>. »

3.4. On objectera qu'une utopie féministe, par exemple sous la forme d'une véritable société matriarcale, n'appartient, à la rigueur, qu'à une forme inadéquate de primitivisme chronologique. Qui penserait sérieusement retourner au paléolithique ? A voir la manière dont les questions écologiques sont traitées par les gouvernants, il est à craindre que la question ne se résolve toute seule. Du reste, il existait en Chine, jusque dans les années 1990, une telle société ignorante de l'institution du mariage et de la notion de paternité. Le peuple Naxi, dont la culture avait survécu aux

<sup>17</sup> Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 316-338 ; Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, III.6.7.

<sup>18</sup> Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy, Clyde E. Martin, *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphia, W. B. Saunders, 1948, pp. 579-580.

<sup>19</sup> Gerald B. Gardner, *The Meaning of Witchcraft*, London, The Aquarian Press, 1959 ; Gloria Steinem, Préface à Eve Ensler, *The Vagina Monologues* [1996], New York, Villard Books, 2001.

<sup>20</sup> Voir M. Weber, « Le changement climatique est politique », *Kairos* 11, janvier / février 2014, pp. 12-13.

<sup>21</sup> Eve Ensler, *The Vagina Monologues*, xxxii : « When you rape, beat, maim, mutilate, burn, bury, and terrorize women, you destroy the essential life energy on the planet. You force what is meant to be open, trusting, nurturing, creative, and alive to be bent, infertile, and broken. »

dynasties impériales, au confucianisme et au maoïsme, a finalement succombé au consumérisme et au tourisme de masse <sup>22</sup>. Cela devrait nous donner à réfléchir.

Que conclure ? Le féminisme n'a jusqu'ici récolté que des succès d'estime. Pourquoi ? Parce que, dès ses débuts, il a clairement été victime de la violence symbolique du phallus. Mais surtout parce que, très rapidement, il a été approprié et coraqué par les intérêts capitalistes. Tant et si bien que depuis 1968 il semble parfois anticiper les desiderata et les besoins du marché.

Remarquons en effet que la revendication de l'égalité des droits entre hommes et femmes est contemporaine de la réforme (pas de la disparition) de la division du travail entre les sexes. Que la femme soit également prise dans les rets du productivisme ne suffit toutefois pas. Tant qu'il n'est pas également consommateur, le producteur n'est pas totalement aliéné. Dans *Propaganda* <sup>23</sup>, Bernays, qui a fondé la première firme de « relations publiques » en 1919, explique comment le féminisme a été instrumentalisé par ses soins. L'exemple le plus connu est sans doute celui de la marche des « flambeaux de la liberté » (« torches of freedom ») qu'il orchestre à New York en 1929 : fumer en public devient alors, pour une femme, un acte de revendication politique. Que le scénario ait été commandé par l'industrie du tabac, qui lorgnait les 50 % restant de la population des non-fumeurs, et que Bernays était convaincu de jongler avec des concepts freudiens (les cigarettes sont un symbole phallique que les femmes veulent s'approprier inconsciemment) est longtemps resté dans l'ombre.

On ne s'étonnera donc pas du gouffre qui existe entre ce que les femmes croient avoir conquis de haute lutte et ce qu'elles ont de fait obtenu. L'émancipation juridique ne s'efface-t-elle pas devant l'infantilisation sociale généralisée ? Le divorce serait-il toujours attrayant si l'on se rendait compte des frais et des complications subséquents, comme ceux liés à la garde des enfants ? Le droit de vote constitue un acquis précieux mais que change-t-il dans la pratique ? L'épisode du Traité de Lisbonne (entré en vigueur en 2009) a été révélateur du cynisme des dirigeants ; qui en a pris acte ? La contraception et l'avortement ont-ils libéré les femmes ? La violence domestique ne régresse pas, la pornographie est devenue industrielle et les viols font toujours aussi peu l'objet des lourdes condamnations prévues par la loi <sup>24</sup>. Il n'y aurait jamais eu si peu d'enfants voulus et accueillis dans leurs différences que maintenant qu'ils sont pour ainsi dire programmés. Le style de vie, et plus particulièrement le style vestimentaire, est piloté par et pour les hommes : une mode respectueuse des individus et de leur intimité ne devrait pas découvrir le corps mais bien le recouvrir. Celles qui en parlent

<sup>22</sup> Cai Hua, *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

<sup>23</sup> Edward Bernays, *Propaganda* (New York, Horace Liveright, 1928) et *The Engineering of Consent* (Norman, University of Oklahoma Press, 1947/1955).

<sup>24</sup> « Pornography is the essential sexuality of male power: of hate, of ownership, of hierarchy; of sadism, of dominance. » (Andrea Dworkin, *Pornography, Men Possessing Women*, London, Perigee Books, 1981) « In 1994, [...] I spent two months in Croatia and Pakistan, interviewing Bosnian women refugees. [...] When I returned to New York after my first trip, I was in a state of outrage. Outraged that 20,000 to 70,000 women were being raped in the middle of Europe in 1993, as a systematic tactic of war, and no one was doing anything to stop it. I couldn't understand it. A friend asked me why I was surprised. She said that over 500,000 women were raped every year in this country, and in theory we were not at war. » (Eve Ensler, *The Vagina Monologues*, 1996)

librement marquent ainsi une préférence pour l'une ou l'autre version du sari indien <sup>25</sup>. En fait de libération sexuelle, les femmes ont obtenu le statut de bien de consommation <sup>26</sup>. La faculté de rejoindre l'armée ou la police n'est que trop souvent le signe d'une paupérisation latente. Le tropisme de l'égalité des chances est réel, mais *quid* du salaire, du statut, et surtout du profil des femmes qui sont appelées aux plus hautes destinées ? Les heureuses élues ont exactement le même parcours familial, académique et professionnel que leurs pairs. Mis à part les grands prêtres du libéralisme, qui se réjouira que Facebook et Apple offrent la cryopréservation des ovocytes à leurs dirigeantes en herbe ? La généralisation de l'accès aux études, où les femmes brillent tout particulièrement, constituerait un succès si le diplôme offrait les mêmes opportunités. Et ainsi de suite...

Le féminisme victime du phallus, puis coaché par le phallus, est devenu dernièrement une arme de choix dans la déstructuration des sociétés, détruisant ce qui restait de sens commun et interdisant la discussion de ses prémisses <sup>27</sup>. L'idéal néolibéral — une société parfaitement atomisée — correspond bien au but, sinon à la motivation, de la rhétorique du « genre ». Au contraire, Whitehead nous enjoint de méditer sur nos viscères plutôt que de penser la condition humaine à partir d'abstractions qui ont été produites par et pour des techniques <sup>28</sup>. Leurs efficacités sont dignes d'intérêt, mais pas dignes de confiance. En conclusion, seul un retour au féminisme militant des années soixantes, agrémenté d'un mot-obus mettant en évidence la puissance du vagin pourrait être susceptible de promouvoir un changement de type II.

<sup>25</sup> Umberto Eco, « La pensée lombarde » [1976], *La Guerre du faux*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1985, pp. 275-280.

<sup>26</sup> « Empirically speaking, sexual liberation was practiced by women on a wide scale in the sixties and it did not work: that is, it did not free women. Its purpose—it turned out—was to free men to use women without bourgeois constraints, and in that it was successful. » (Andrea Dworkin, *Woman Hating: A Radical Look at Sexuality*, 1974)

<sup>27</sup> Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Paris, Éditions Denoël, 2011.

<sup>28</sup> « Over the door of Emerson Hall, the Philosophy Building at Harvard, there is an inscription. I have quite forgotten what it is ; I only remember that it is something very high-minded. Whitehead said to his class, "You will have noticed that motto over the door. I commend to you as a more suitable motto and starting point for philosophers 'Meditate on your viscera' . » The inscription over the door is from the Bible, *Psalms* 8, which reads: "What is man that Thou art mindful of him?" There is evidence that it exists as the result of a philosophical duel of sorts. The story goes that the Philosophy faculty chose a quotation from Protagoras, "Man is the measure of all things." And Harvard President Charles William Eliot, the son and father of Unitarian ministers and an active layman in the Unitarian church, substituted the biblical passage without apparently consulting with the faculty. There is no need to comment here the subversive dimension of Whitehead's motto. Whitehead insisted—continues Emmet—that "philosophers have disdained the information about the universe obtained through their visceral feelings, and have concentrated on visual feelings". » (Dorothy M. Emmet, « A. N. Whitehead : The Last Phase », *Mind*, 57, London, 1948, pp. 265-274, ici pp. 269-270) Emmet a suivi les cours de Harvard en 1929 ; voir sa monographie *Whitehead's Philosophy of Organism* (1932).